

REBECCA ZLOTOWSKI : VIVRE ABSOLUMENT

L'une des cinéastes les plus intéressantes de sa génération, Rebecca Zlotowski attire l'attention dès Belle Épine en 2010, film de fin d'étude qui s'est frayé un chemin jusqu'aux Césars. Avec Grand Central (2013) puis Planétarium (2016), la réalisatrice prend place comme une cinéaste contemporaine importante, tout en prenant les armes contre le sexisme, en tant que pionnière du Collectif 50/50 qui lutte pour la parité dans l'industrie cinématographique française. En 2019, elle réalise en parallèle de la série politique Les Sauvages, le film Une fille facile, chronique d'un été où Sofia (Zahia Dehar) embarque sa jeune cousine dans son mode de vie aux moeurs légères, primé par la Quinzaine des Réalisateurs au Festival de Cannes, posant un regard aiguisé et pertinent sur des questions résolument contemporaines.

Portrait d'une cinéaste auto-proclamée "pure jouisseuse totalement mélancolique", qui fait des films comme on s'aime, à la vie à la mort.

Février, fin de matinée, quartier latin. On sonne à "zlotowski", écrit dans une police noire épaisse, sans majuscule, sans sérif. Une voix vive et chaude nous dit que "c'est au bout du couloir, à gauche dans le jardin".

Face à l'entrée, un mur recouvert de chapeaux de paille qui se chevauchent joyeusement sur des crochets, portant l'odeur d'étés passés. Dans la pièce, fleurs séchées et crânes décoratifs, autant de memento mori qui entourent le bureau où écrit Rebecca Zlotowski, face à deux fenêtres qui donnent sur un jardinet calme. Elle nous prépare un thé, on jette un coup d'œil aux étagères où des œuvres majeures de la littérature française s'entremêlent aux DVD.

Sa sonnette est bien à son image, la cinéaste ne fait ni dans les fioritures ni dans la prétention. L'humour est aiguisé, fin et direct. Chaque pensée tombe juste, les mots sont pesés. À s'y méprendre, son style titille quelque chose de gothique : toute de noir vêtue, un noeud en velours noir tient ses cheveux jais, au doigt une bague montée d'un crâne. Mais ce dernier est bleu pastel, et des baskets aux couleurs acidulées nous donnent des premiers indices que la cinéaste est traversée de pulsions duelles, avec un goût pour le contraste.

Le cinéma est ce balancier sur lequel elle se plaît, nous raconte-t-elle : "le cinéma est exactement l'endroit où je suis, c'est à dire qu'il y a quelque chose de profondément triste à vouloir configurer la réalité, parce que ça sous-entend que la réalité est quand même douloureuse, et qu'elle ne me convient pas pleinement, que j'ai envie de la modifier, la plier à mon désir, et en même temps c'est une célébration, un hommage, c'est un plaisir."

Travaillée dès sa jeunesse par la perte de sa mère, Rebecca Zlotowski se dit obsédée par cette circulation, ce trajet invisible de la mort. “Ma mère est morte brutalement d’un AVC, devant moi, je me disais ‘voilà un corps qui est en vie, qui présente tous les symptômes de la vie, telle qu’elle doit continuer dans sa fluidité, mais en fait la mort est déjà là.’ J’ai été beaucoup plus habitée que ce que je pensais de cette idée là.” Les films, eux, ne trompent pas, ils racontent, parfois malgré elle, ce que la cinéaste découvre d’elle-même au fil des années, ses propres secrets qu’elle avoue ne pas tous connaître.

Il y a toujours au cinéma une sensation de la perte, on filme toujours un présent qui vient de mourir, dès l’instant où il est filmé. Le cinéma est affaire de fantômes, et Rebecca Zlotowski se retrouve dans cette définition, tout en donnant l’impression que c’est la pâleur des fantômes qui réhausse les couleurs du vivant, toujours en dialectique. “Je suis quelqu’un de très joyeux dans la vie, je suis une bonne rieuse et tout, mais je reconnais que mon rapport au cinéma est très très ancré dans un sentiment de perte, de nostalgie, de mélancolie. Mais c’est aussi une affaire de libido, un rapport érotique, c’est le pendant inévitable. C’est pour moi ce qui est le plus emballant au cinéma, ces deux registres, et c’est ça qui me donne le sentiment d’être très en vie.”

Dans cette vie, elle se sent chez elle : “Je suis une hédoniste, je suis une pure jouisseuse, totalement mélancolique. Je suis complètement ashkénaze, il y a un truc de judéité là dedans, qui serait d’être totalement traversée par un héritage macabre, morbide, lourd, pénible, et en même temps, dont le corollaire serait d’avoir la jouissance immédiate de chaque moment plaisant du quotidien. Et dans mes films, je suis gourmande de ça. J’ai très souvent des épiphanies au quotidien, parfois ce sera une odeur, un objet... c’est très important pour moi de vivre dans des lieux qui m’offrent une vue. De travailler face à une fenêtre... J’aime la vie. J’aime la vie, et le cinéma me permet de la saisir.”

Un bref trajet au sein de sa filmographie illustre ces dualités. Dans *Belle épine* (2010) le danger vivifiant du circuit de moto se veut combler agressivement le vide de la disparition d’une mère, omniprésente dans son absence. Dans *Grand Central* (2013), le trajet invisible de la radioactivité euphorise la passion d’une histoire amoureuse. Dans *Planétarium* (2016), la menace collective de la Seconde Guerre mondiale plane sur une vive fièvre festive. Dans *Une Fille facile* (2019), il s’agit de vivre, jouir à tout prix des corps et des sens, mais dans une profonde vacuité amoureuse, presque morbide dans sa vanité.

“C’est un lieu commun de dire qu’on fait un film en réaction au précédent, mais c’est vrai”, nous dit Rebecca Zlotowski à propos d’*Une fille facile*. En réaction à *Planétarium*, film aux multiples couches complexes et à la production difficile, elle réalise ce film d’été, de coquillages et crustacés. “Après *Planétarium*, qui est complètement névrosé, je me suis un peu détendue. J’allais mieux, et j’ai balancé du côté libido avec *Une fille facile*. Je l’ai écrit très rapidement, j’ai eu envie de faire un film comme on a envie de partir en vacances. C’est un film carte postale, léger en terme de

narration, et en même temps c'est peut-être mon film le plus construit, parce que je me suis autorisée à faire quelque chose de simple.”

C'est l'occasion de revenir sur la rencontre avec Zahia Dehar, qui incarne Sofia, jeune femme aux charmes tactiques qui dessinent son mode de vie. Le film a été imaginé, pensé, écrit pour elle. “C'est marrant, j'ai dîné avec Zahia hier. C'est une actrice et jeune femme que j'adore. *Une fille facile*, c'est une robe taillée sur mesure autour d'elle. De la haute couture, pour parler comme elle. J'ai été séduite par Zahia, parce que je ne m'attendais pas à être émue par elle. Alors j'ai écrit le film pour elle, pour sa prosodie, sa manière de marcher, de parler, son corps. Elle a été à l'origine du film. Ce qui m'a séduite d'abord c'est sa manière de parler, je la trouvais hyper élégante, très années 60.”

La rencontre s'est faite sur instagram, “c'est vraiment le tinder de la mise en scène...” Cet instagram, généreux, où Zahia Dehar se dévoile sans pudeur. “C'est un peu notre Emily Ratajkowski à nous. Elle a un côté bimbo, matérialiste, qui n'a pas peur de revendiquer son plaisir, son désir de choses parfois artificielles. Elle est très éloignée de moi sur ces points. D'ailleurs, autour de moi les gens n'étaient pas prêts. Ils ont suspecté du cynisme, n'ont pas compris que je pouvais avoir de la sororité envers elle. Et après ils ont vu le film, et ils ont compris. J'ai pu expliquer le projet, le financer, mon producteur y a cru, tout le monde n'était pas contre. Mais c'était compliqué, parce que c'était une figure conspuée. Pour reprendre une phrase de Pommereulle à Aydée Politoft dans *La collectionneuse* de Rohmer - film dont je me suis beaucoup inspiré - il lui dit “tu es vraiment l'échelon le plus bas de l'humanité”, et Zahia Dehar c'était un peu ça, y compris dans notre milieu qui se dit ouvert, de gauche, progressiste...”

Et encore, le film est à un dixième de la fascination que le personnage peut exercer sur la cinéaste. “Parce qu'il n'y est pas question de la prostitution assumée, totale, telle qu'elle la formule dans l'espace public. Le scandale dont elle a été victime, les sous-entendus écoeurants qui circulent autour d'elle. Je trouve Zahia très mystérieuse, et je trouve qu'elle a une élégance morale, qui n'est absolument pas comprise par le public. Il y avait vraiment quelque chose chez elle, autour d'elle, qui a créé le désir de ce film. ”

Chez Rebecca Zlotowski, les films naissent alors plutôt d'idées que d'images. “Je n'ai pas *une* image, chaque film produit son image, je n'ai pas une image qui me hanterait, comme certains cinéastes. Chez moi, ça vient d'un projet. Je suis scolaire, c'est très mental, ça vient d'une construction mentale. Et ça découle de ma formation, je suis quelqu'un qui construit. La pensée me mène à l'émotion, qui me mène à l'image. Et donc j'ai besoin de savoir où je vais dès le départ. Je suis mon plan à la ligne, c'est théorique, ce qui n'est pas toujours valorisé aujourd'hui, où on voue un culte à la spontanéité, l'artiste hanté par l'image. Quand tu es à ta table de travail et que tu essayes de comprendre pourquoi, où ça va, comment, c'est un peu plus besogneux, moins

glamour, mais c'est mon chemin à moi. Généralement, je ne suis pas hantée par une image. Ce sont les idées qui me hantent. Et j'essaie alors de les transformer en image."

On le sent dans l'écriture de ses films, travaillée au mot près. Les idées se traitent dans un premier temps par ces mots, dans la langue, avant de les porter à l'image. D'ailleurs, la cinéaste considère la langue comme son outil le plus précieux : "au fond, mon trésor, le seul savoir que je possède, c'est la maîtrise de la langue - enfin, maîtrise, ce n'est pas sûr, mais c'est en tout cas ma formation."

On revient sur cette formation. Avec quatre (bientôt cinq) long-métrages et une série diffusée sur Canal, tous soutenus par la critique, la réalisatrice est inscrite au feutre indélébile dans le paysage du cinéma français. Pourtant, au départ, elle ne se destinait pas à une vie d'artiste.

"Je suis issue d'une famille à capital culturel, mais assez modeste d'un point de vue des ressources, et très marquée par la disparition de ma mère quand j'avais onze ans. Une espèce de climat circulait sur mon adolescence et sur le début de ma vie adulte, qui dictait qu'il fallait trouver un métier, très solide, très sérieux, salarié... à peu près tout l'opposé de la liberté et de la licence poétique qu'ont les cinéastes à l'idée de devenir réalisateur, qui est un métier aléatoire, difficile, mystérieux. Et puis je ne connaissais personne dans le cinéma, ni de gens qui vivaient de leur art."

Bien que l'appétence pour le cinéma soit déjà là, elle ne s'y consacre pleinement qu'après un "long détour universitaire", de soldat méritocratique traversant avec brio toutes les étapes de l'école de la République : classe préparatoire, intégration à l'ENS, réussite à l'agrégation de lettres. Avec une modestie sincère, elle nous confie, "j'ai pas de mérite, ça me coûtait peu, j'aimais bien les études et j'étais douée à ça, j'aimais les classes, étudier... J'ai beaucoup aimé ces années-là." Elle nous explique qu'au fond, tout cela est le fruit d'une soif de liberté, de vie : "c'était le deal parental, tant que les notes étaient à flot, j'avais une garantie de vie privée et de liberté. Ma réussite scolaire était garante de ma vie privée."

Elle nous relate, avec une auto-dérision entre l'exaspération et l'attendrissement, que son fantasme secret était d'enseigner le cinéma à la fac, et d'être scénariste à côté, idéalement ("le *rêve* absolu !") la compagne d'un réalisateur génial, dont elle écrirait les chefs-d'œuvres... Impossible pour elle à cette époque de concevoir qu'elle deviendrait, quinze ans plus tard, une tête de proue du Collectif 50/50 pour la parité dans le cinéma français : "on a toutes bien avancé depuis."

L'étape décisive se joue entre les murs de la Fémis, prestigieuse école de cinéma au concours notoirement ardu, qu'elle réussit du premier coup. Suivant une intuition profonde, Rebecca Zlotowski quitte le parcours tout tracé de l'Education Nationale pour poursuivre son désir de cinéma. "Je me suis dit 'si je ne démissionne pas je vais me réveiller dans quinze ans, heureuse du métier que je fais, mais ce n'était pas celui que je voulais faire'."

Et après tout, nourrir le cinéma, n'est-ce pas aussi servir le pays ? Décorée de l'Ordre des Arts et des Lettres, Rebecca Zlotowski s'inscrit pleinement dans le cinéma français, qu'elle reconnaît comme une chance. "En France nous sommes extrêmement libres dans ce métier, j'ai conscience d'avoir une place privilégiée dans cette industrie. C'est une chance. On est dans une industrie qui nous permet de faire des films même quand on fait peu d'entrées. Il y a cette part militante chez moi qui est de reconnaître le privilège que ça représente de faire des films en France et donc d'essayer de le défendre à plein d'endroits, et ça ne veut pas dire de l'enfermer et rester dans un schéma caduc."

De fait, cette ouverture se retrouve dans les modes de diffusion de ses derniers projets. On pense à *Une Fille facile* (2019), qui, après un passage par le Festival de Cannes, est diffusée sur Netflix monde, et *Les Sauvages* (2019), série télévisée diffusée sur Canal+. La cinéaste reconnaît avec plaisir l'audience à laquelle ce circuit plus industriel lui donne accès. "Si tu mets bout à bout le nombre de spectateurs que j'ai fait, je pense que c'est un dixième d'un seul épisode vu des Sauvages sur Canal ! Mes films sont très confidentiels, même si, je l'espère, je m'enorgueillis de le penser, ils ont un chemin, une place dans l'histoire des formes." La série lui a aussi donné le sentiment d'être réalisatrice : "je me suis dit 'oui, c'est mon métier.' Là je me suis sentie technicienne, j'ai acheté des vêtements techniques, des pantalons quechua. C'est la même chose pour les quelques publicités que j'ai réalisées. Je disais que je le faisais pour l'argent, mais c'est pas vrai. Ça me plaisait d'avoir des nouvelles de la technique, pouvoir utiliser des gadgets, des grues auxquelles j'ai pas accès normalement. On n'utiliserait pas ce matos sur un plateau de cinéma d'auteur, avec une certaine religion du point de vue... Et maintenant je sens que c'est mon métier, même si c'est un métier dont on ne fait jamais le tour."

Même aujourd'hui, de temps en temps, elle hallucine de faire ce métier, elle se dit que ce n'était pas prévu. Et elle s'empresse d'ajouter, "mais j'hallucine aussi de pouvoir fumer au lit, de pouvoir être libre. Je m'attendais à ce que la vie soit plus dure, plus contraignante, parce qu'elle a commencé de manière contraignante. C'était contraignant les études, c'était contraignant cette angoisse de devoir gagner sa vie, d'être indépendant, d'être autonome. Et en fait, à partir du moment où j'y ai accédé, tout m'a paru une espèce de plaisir immense..."

Plutôt tournée vers la suite, ce qui s'accorde avec son optimisme résolu, elle nous avoue qu'elle ne revoit pas ses films. Mais il arrive parfois qu'une scène lui vienne en tête, pour laquelle elle se dit "ah tiens, je m'y reconnais pleinement, je m'y plais. Je me sens à l'aise là-dedans, c'est ma maison". Chez Rebecca Zlotowski, le cinéma est comme une grande maison où circulent, du cœur de ses pièces et jusque dans ses recoins, les forces invisibles et contradictoires qui animent nos vies.

Par Lucie Buclet